

« Voyez ! Je vous annonce une heureuse nouvelle » (Luc 2,10)

LE TENDRE

RIEN DE NOËL

Gabriel RINGLET



Puisque Noël arrive, laissez-moi vous partager des souffles d'écriture en joie, avec une prédilection pour quelques poètes qui évoquent si bien le rien de Dieu.

D'accord, l'âne et le bœuf n'apparaissent pas chez saint Luc. Et moins encore chez les autres, bien sûr. Mais qui vous dit qu'ils n'étaient pas à la crèche ? Au IV^e siècle déjà, il en est question dans l'iconographie de la nativité, avant même Marie et les bergers. Et puis "mes" poètes les ont vus, je vous assure, et bien vus. Ainsi l'Évangile apocryphe du pseudo-Matthieu (à situer vers le VII^e siècle) les évoque très explicitement au chapitre IV. Écoutez : « *Or, le troisième jour après la naissance du Seigneur, Marie sortit de la grotte, entra dans l'étable et elle déposa l'enfant dans la crèche, et le bœuf et l'âne l'adorèrent.* » (Is. 1,3) Ces animaux donc, qui avaient l'enfant entre eux, l'adoraient sans cesse. Ainsi fut accompli ce qui avait été dit par le prophète Habacuc : « *Tu te manifesteras au milieu de deux animaux.* » (Ha.3,2 d'après la version grecque).

Pourquoi pas ? Pourquoi, les hôtels fermés et les voyant perdus, un bœuf n'aurait-il pas guidé Marie et Joseph vers la crèche ? Grâce à ses cornes étoilées, comme le pense René Guy Cadou :

« *Un bœuf marche seul dans la rue
Quand il lève les yeux les étoiles remuent
Dans la direction de l'étable
Tendent leurs cornes charitables.* »

Mais pourquoi un bœuf ? demande Maurice Carême :
« *À la veille de temps si neufs,
Qui nous dira jamais pourquoi
Dieu choisit les yeux noirs d'un bœuf
Pour refléter, cette nuit-là.* »

Pour le souffle, pardi ! Et qui souffle le mieux ? La question préoccupe Pierre Menonteau :
« *Qui souffle le mieux sur la crèche ?
Est-ce le bœuf ? Est-ce l'ânon ?
Le père a peur qu'un d'eux ne lèche
Le sourire de l'enfançon.* »

Lucien Noullez, ce cher et si vivant poète belge qui nous a quittés il y a peu, n'a pas peur de ce souffle-là qui est souffle de joie :

« *La joie parfois vous touche un œil, un cil, un bout de ciel,
Quelques secondes, un cheveu.
La joie. Prenez un bœuf, ce grand encensoir gris.
Prenez sa bave sainte et les étoiles. Appelez-moi :
Grand Dieu, Grand bœuf ! Soufflez dessus.* »

Et si vous êtes à bout de souffle, regardez donc la « *maman bon Dieu* » dont parle Jean Mambrino :

« *Les mains ! Voyez les mains qui tiennent
Cet enfançon silencieux.
L'une étreint fort le petit de Dieu
Et l'autre le soulève à peine.
Marie écoute la lumière
Qui respire contre son sein.
Mon lumignon, mon tendre rien
Tu embrases toute ta mère.* »
Ta mère. Nos mères. Les mères...
Noullez encore :
« *Les mères ont des secrets penchés sur nous.
Des secrets cousus dans la peau.
Nous errons tous, un sac d'amour dans chaque main.
On n'y peut rien : quand les valises se déchirent la
joie se jette en vous.* »

Je vous annonce une grande joie.

Le tendre rien de Noël que Jean Debruyne regarde comme :

« *Un tout petit enfant
Aux yeux de feu
Aux mains de lait.
J'ai vu son front d'argile,
Ses lèvres de roseau
Son nez comme un oiseau
Et son souffle fragile.* »

Un souffle fragile dont le monde a tant besoin nous dit Jean Lavoué :

« *À Noël
Ce n'est pas seulement un enfant qui naît
Mais c'est le monde aussi,
Dans son innocence et sa fragilité
Sa tragédie, dans sa bonté surtout,
Sa lumière et son chant.* »
« *Je vous annonce une grande joie.* »

L'amour arrive, prévient Christian Bobin :

« *Toujours à son heure, jamais à la nôtre. Il demande
pour venir tout le ciel, toute la terre (...)
Une éclaircie dans le sang. Une lumière dans le souffle. Rien de plus.
Et pourtant il me semble que toute une vie serait
légère, penchée sur ce rien.* »